

gement, ceci jusqu'à devenir un objet de risée pour le persécuté.

« C'est pourquoi, dans presque tout ce qui m'arrive — les miracles ayant à présent perdu la plus grande partie de leur terrible effet — Dieu me paraît surtout ridicule et enfantin. Ceci a pour effet que je suis souvent obligé, en légitime défense, de blasphémer tout haut (1) » (p. 333).

Cette critique de Dieu, cette révolte contre Dieu se heurte cependant, chez Schreber, à un courant contraire qui se fait jour dans plusieurs passages : « Je ferai cependant observer de la façon la plus formelle qu'il ne s'agit là que d'un épisode, lequel, je l'espère, s'achèvera au plus tard avec ma mort. Le droit de se moquer de Dieu n'appartient par conséquent qu'à moi, et non pas à d'autres hommes. Pour les autres humains, Dieu demeure le tout-puissant créateur du ciel et de la terre, la cause première de toutes choses et leur salut dans l'avenir. A lui sont dus l'adoration et le respect les plus profonds, de quelque mise au point qu'aient besoin certaines d'entre les conceptions religieuses » (p. 333).

C'est pourquoi Schreber, à diverses reprises, essaie de justifier le comportement de Dieu envers lui. Cette justification, tout aussi subtile que toutes les théodicées, s'appuie tantôt sur la nature des âmes en général, tantôt sur la nécessité où Dieu se trouve de pourvoir à sa conservation, ou bien encore sur l'influence néfaste de l'âme de Flechsig (pp. 60 et suiv.; p. 160). En somme, Schreber conçoit sa maladie comme une lutte de l'homme « Schreber » contre Dieu, lutte de laquelle l'homme faible sort vainqueur, du fait qu'il a l'ordre de l'univers de son côté (p. 61).

D'après les expertises médicales, on aurait été tenté de conclure qu'on se trouvait en présence, chez Schreber, de la forme commune du « délire de rédemption ». Le malade serait le fils de Dieu, destiné à tirer l'univers de sa misère, ou bien à le sauver de sa fin prochaine, etc. Aussi n'ai-je pas négligé d'exposer les particularités des relations de Schreber à Dieu. L'importance pour le reste de l'humanité dévolue à ces relations n'est mentionnée que rarement dans les *Mémoires*, et cela uniquement vers la fin de l'exposé du système délirant. Cette importance réside en

(1) Dans la « langue fondamentale », Dieu lui-même n'était pas non plus toujours celui qui invectivait, parfois il était celui à qui s'adressait l'invective, par exemple : « Ah! malédiction, ça n'est pas facile à dire que le Bon Dieu se fait f... » (p. 194).

ceci : aucun défunt ne peut atteindre à la béatitude tant que la personne de Schreber absorbe, grâce à sa force d'attraction, le plus grand nombre des rayons divins (p. 32). De même, l'identification manifeste avec Jésus-Christ ne se manifeste que fort tard (pp. 338 et 431).

Aucune tentative d'explication du cas Schreber ne pourra espérer tomber juste, tant qu'elle ne tiendra pas compte de ces particularités de l'idée que Schreber se fait de Dieu, de ce mélange d'adoration et de révolte. Nous allons à présent aborder un autre thème, thème intimement lié à l'idée de Dieu : le thème de la *béatitude*.

Pour Schreber aussi, la béatitude est « la vie de l'au-delà » vers laquelle l'âme humaine s'élève par la purification qui suit la mort. Il la décrit comme un état de jouissance ininterrompue, accompagnée de la contemplation de Dieu. Ceci serait peu original; par contre, nous sommes surpris de la distinction que fait Schreber entre une béatitude mâle et une béatitude femelle : « La béatitude mâle était d'un ordre plus élevé que la béatitude femelle; cette dernière paraissait principalement consister en une sensation de volupté ininterrompue (1) » (p. 18).

Dans d'autres passages, la concordance de la béatitude et de la volupté s'exprime plus nettement, ceci indépendamment de la différence des sexes. De même, Schreber ne traite plus de cette partie de la béatitude qui consiste en la contemplation de Dieu. Par exemple : « Grâce à la nature des nerfs de Dieu, la béatitude... devient, sinon exclusivement, du moins de façon prédominante, une sensation de volupté des plus aiguës » (p. 51). « La volupté peut être considérée comme une part de béatitude concédée pour ainsi dire d'avance aux hommes et aux autres êtres vivants » (p. 281).

Ainsi la béatitude doit être comprise comme consistant essentiellement en une exaltation et une continuation de la jouissance sensuelle d'ici-bas!

Cette conception de la béatitude n'appartient en rien

(1) Il serait plutôt conforme à la réalisation du désir, dans la vie de l'au-delà, qu'on y soit enfin délivré de la différence des sexes.

† Und jene himmlischen Gestalten  
Sie fragen nicht nach Mann und Weib.  
(Chanson de Mignon, dans *Wilhelm Meister*, de Goethe, livre 8, chap. 2.)

I (Et ces figures célestes  
Ne demandent pas si l'on est homme ou femme.)